

Dominique Godineau

Chacun possède dans sa bibliothèque de beaux livres, élégants, que l'on ouvre et traite avec un respect un peu distant. À côté de ceux-ci, d'autres en imposent a priori moins, avec leur couverture abîmée, leurs pages cornées, crayonnées, annotées, qui sont autant de signes, non d'un manque de respect, mais d'une familiarité, d'un compagnonnage, nés d'une fréquentation longue et assidue. *La foule dans la révolution française* fait indéniablement partie pour moi des seconds.

Pour une étudiante française commençant des études d'Histoire à la fin des années 1970 *La foule* était un livre presque mythique, régulièrement cité par les enseignants, qui s'élevaient au passage contre le scandale de sa non traduction en français. On savait donc que c'était un « classique » important qui avait fait date dans l'historiographie, on en connaissait plus ou moins le contenu grâce à nos cours, on pouvait en avoir un aperçu par quelques articles de l'auteur¹... mais on ne pouvait y accéder qu'en anglais. Lorsque, peu après, je commençai ma thèse, Albert Soboul m'en recommanda impérativement la lecture, ce que je pus faire dans la traduction française grâce aux éditions Maspéro².

Au début des années 1980, les thèses portées par *La foule* n'avaient certes plus la même nouveauté qu'à la fin des années 1950: la Révolution « vue d'en bas » (*La foule*, 18) était au cœur des recherches et, grâce justement à George Rudé, les foules révolutionnaires n'étaient plus « une abstraction désincarnée » (*La foule*, 17) et il était acquis qu'elles étaient majoritairement composées « d'hommes et de femmes ordinaires » (*La foule*, 261) et non de marginaux et de repris de justice. Il n'en demeure pas moins que sa lecture joua un rôle important dans la mise en route de ma thèse, par les nombreuses pistes qu'il ouvrait, et qui ont, directement ou non, influencé mes propres recherches.

C'est ainsi grâce à *La foule*... que j'ai consulté les procès-verbaux des commissaires de

Dominique Godineau is professeure d'Histoire moderne à l'Université Rennes 2, directrice-adjointe de l'équipe Tempora, et directrice des *Annales Historiques de la Révolution française (AHRF)*. Her most récent book is *Les femmes dans la France moderne. XVI^e-XVIII^e siècle* (2015).

¹ En particulier: « La composition sociale des insurrections parisiennes, » ; « Les émeutes des 25, 26 février 1793 à Paris » ; « Les sans-culottes parisiens, » ; avec Richard Cobb, « Le dernier mouvement populaire de la Révolution à Paris ».

² *La foule dans la révolution française*.

police³, qui furent essentiels pour l'étude des femmes du peuple car, au milieu des multiples plaintes de tout ordre, ils recèlent de précieuses informations sur l'engagement, dans les émeutes ou au quotidien, de ceux et celles qui apparaissent peu dans des archives plus politiques. Si l'intérêt et la richesse de cette source policière sont désormais bien connus, l'on ne doit pas oublier que c'est George Rudé qui l'a le premier, en pionnier, utilisée systématiquement dans ses recherches sur la foule. Plus largement, en relisant ce livre aujourd'hui, on est impressionné par l'ampleur et la variété de la documentation, alors souvent originale, mobilisée par Rudé: Hardy, Métra, d'Argenson, séries Y, Z, F, etc. des Archives nationales, presse, brochures... Cette profusion s'ancre dans un souci de rigueur méthodologique également frappant: plusieurs fois George Rudé recommande la prudence face à telle ou telle source et insiste sur la nécessité de les « contrôler » en les croisant avec d'autres.

Sur le fond, l'ouvrage proposait des interprétations et posait de nombreuses questions, en particulier dans la seconde partie. Sur les mobiles des foules, il me semble que le point fort du livre n'est pas tant la mise en avant des préoccupations économiques, que l'insistance sur l'imbrication entre l'économique et le politique: « l'exclusion de l'un au profit de l'autre de ces facteurs ne fait qu'en fausser l'appréciation », « il faut résister à la tentation [...] de faire de ces insurrections populaires des mouvements animés presque exclusivement par des considérations économiques à court terme » (*La foule*, 234-35). Il est par ailleurs étonnant de constater, avec le recul des ans, le caractère parfois précurseur de certains passages. Des thèmes évoqués par Rudé en 1959 ont ainsi été au cœur des recherches des décennies suivantes, sans que l'on se souvienne nécessairement qu'ils étaient déjà présents (éventuellement sous une autre désignation) dans ce livre: la formation de l'opinion publique, la circulation de l'information, la sociabilité politique, les processus de politisation populaire, le rôle des intermédiaires (« culturels » rajoutera Michel Vovelle), des femmes, ou de la peur (déjà pointé il est vrai par Lefebvre) et des émotions; et le passage sur le désir de justice et l'appel à la tradition lors des taxations populaires n'est pas sans évoquer, par certains aspects, le thème de « l'économie morale » développé plus tard par E. P. Thompson. Il pose des questions toujours passionnantes sur la part d'autonomie des foules (qui ne furent pas « des instruments passifs » : *La foule*, 223, 252), sur la frontière mouvante entre « militants » et « participants ordinaires » (*La foule*, 217, 258). Bien entendu, ce livre est aussi inscrit dans son temps, et il a ses limites et ses contradictions. Ainsi « la foule » étudiée par Rudé est en fait celle de la capitale: rien d'illégitime à cela, mais les études développées depuis sur la province ne permettraient plus aujourd'hui d'assimiler ainsi la Révolution à Paris. De plus, s'il mentionne souvent la place des femmes, George Rudé ne développe pas l'analyse et méconnaît leur rôle en mai 1793 – et il ignore que « le personnage remarquable de la cuisinière Constance Evrard », citée à propos du 17 juillet 1791 (*La foule*, 106, 257), était une amie de Pauline Léon et participa à l'insurrection du 31 mai 1793 en tant que membre du club des Citoyennes Républicaines Révolutionnaires. De même les tableaux chiffrés donnés en annexes, si utiles lorsqu'ils furent publiés, sont désormais dépassés. Et l'accent mis sur la tradition tend parfois à occulter que des émeutiers légitimaient leur action par les nouvelles valeurs (droits de l'homme, souveraineté...).

On pourrait faire d'autres remarques du même type: elles témoignent avant tout de l'évolution des connaissances et des questionnements historiographiques. Et ce livre lui-même y a contribué. Car, loin d'être construit sur des affirmations péremptoires et définitives, il s'interroge, propose, et laisse les portes ouvertes sans dogmatisme, tout en fournissant au

³ Archives de la Préfecture de police de Paris, série AA.

chercheur les outils, documentaires et intellectuels, qui lui permettront d'aller plus loin ou même d'infirmier certains passages. En cela, tout autant que par ses apports scientifiques, *La foule...* fut et reste un grand livre.

Références

- Rudé, George. 1982. *La foule dans la révolution française*. Trans. Albert Jordan. Paris.
- . 1959. « Les sans-culottes parisiens et les journées de Vendémiaire an IV. » *Annales historiques de la révolution française* no. 158 : 332-46.
- . 1953. « Les émeutes des 25, 26 février 1793 à Paris, d'après les procès-verbaux des commissaires de police des sections parisiennes. » *Annales historiques de la révolution française* no. 130 : 33-57.
- . 1952. « La composition sociale des insurrections parisiennes de 1789 à 1791. » *Annales historiques de la révolution française* no. 127 : 256-88.
- Rudé, George, and Richard Cobb. 1955. « Le dernier mouvement populaire de la Révolution à Paris : les journées de Germinal et de Prairial an III. » *Revue historique* 214, no. 2 : 250-81.